

**FRANCIS  
MIZIO**  
**LA SANTÉ PAR  
LES PLANTES**

**HELIOS** *noir*



# LA SANTÉ PAR LES PLANTES

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios, octobre 2015  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry  
[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)  
ISBN : 978-2-917689-96-7 // EAN : 9782917689967

# CHAPITRE 1

## Opération « Quatre virgule huit »

Il posa sa calculette sur le dévidoir à papier toilette. Le résultat de son calcul le laissait perplexe. Il n'avait jusqu'alors jamais pensé à calculer *cela*. Il reprit l'appareil et refit ses comptes. À raison de quatre heures par jour sur environ trois cent soixante-cinq jours, cela menait à mille quatre cent soixante heures. Sur vingt-neuf ans, cela représentait quarante-deux mille trois cent quarante heures – vingt-neuf ans, puisqu'il en avait quarante-cinq et que cette foutue constipation avait débuté le soir de ses seize ans, à la surprise-partie de Samantha. Quarante-deux mille trois cent quarante heures divisées par vingt-quatre font mille sept cent soixante-quatre jours...

Soit quatre virgule huit ans.

Lui, un des chefs d'entreprise les plus riches du monde. Lui, à la tête d'un des premiers laboratoires pharmaceutiques de cette planète envahie d'enrichissants mal-portants, avait déjà passé QUATRE VIRGULE HUIT ANS DE SA VIE aux toilettes. Et tout cela à cause de cette conne de Samantha (et d'ailleurs qu'était-elle devenue cette fille qui osa repousser ses avances en le traitant de « coincé du cul ? »).

« C'est cette scène. C'est votre scène. C'est la scène originale, ânonnait son psy en tendant un doigt d'une façon agaçante, comme fouailleuse, depuis vingt ans. Maintenant qu'elle vous est revenue à l'esprit, vous n'avez plus aucune raison de

persévérer ainsi dans cette constipation qui vous empoisonne la vie. Cessez cette rétention. N'obéissez plus à ce que votre inconscient a pris pour une injonction de Samantha. Si je puis me permettre un slogan : lâchez-vous ! Lâchez tout ! »

Assis sur la cuvette, il ne lâcha somme toute, et hélas, qu'un petit rire amer. Vingt ans que ce cloporte de psy surdiplômé lui pompait son fric et, au bout du compte, rien n'avait changé. Il avait passé QUATRE VIRGULE HUIT ANS dans ses chiottes. Il soupira en notant sur son smartphone : *virer le psy* en se félicitant d'avoir neutralisé la sonorisation des touches. Il avait beau être seul dans son immense appartement, l'idée qu'on l'entende pianoter dans « les lieux » le gênait quelque peu. Le psy avait été l'ultime recours : il avait tout, absolument tout, essayé. Tous les produits, les recettes de bonne femme, les mantras, les recettes d'un autre âge, les incantations *new age* les bras en croix dans l'herbe. Rien : cela ne donnait rien. Ou si peu, et après toujours tant de temps à...

L'écran plasma allumé en sourdine et encastré dans l'épaisse porte des toilettes diffusait en direct les images d'une mutinerie de prisonniers. Des types, montés sur le toit d'un établissement pénitentiaire, déployaient une banderole en prenant garde de ne pas glisser du toit. Depuis le pied du bâtiment, des CRS casqués leur balançaient des grenades lacrymogènes avec une belle conviction de fonctionnaires zélés. La plupart des projectiles rebondissaient sur les tuiles en pente et beaucoup retombaient sur ceux-là mêmes qui les avaient envoyés. Il semblait évident que l'escadron avait besoin d'une formation de remise à niveau. Lorsqu'il s'agissait d'arroser plus bas que soi, ça allait. Les choses se compliquaient toujours lorsqu'il fallait atteindre

quelqu'un placé plus haut. Ce qui est vrai dans d'autres situations.

Il monta le son. *Allez, j'essaie encore une demi-heure.*

Le speaker, qui pleurait et se mouchait bruyamment devant la caméra, parla de technique encore mal appréhendée de la part des forces de police. C'est pourquoi celles-ci seraient venues en surnombre. Il précisa aussi que si les CRS portaient des masques à oxygène, c'était probablement parce qu'ils étaient habitués à être les premières victimes de leurs propres assauts. Bref, le journaliste « meublait » en attendant impatiemment qu'un drame survienne, qui aurait justifié de son « envoi spécial ». Un flic en civil, les yeux rougis, expliqua en éternuant qu'il ne fallait pas se fier aux apparences : le métier avait toujours été difficile, mais il avait aussi de bons côtés. Derrière son mouchoir, il certifia que les mutins ne tarderaient pas à se rendre. Le journaliste approuva en hochant la tête comme s'il évaluait du regard les performances d'un cracheur de noyaux d'olives lors des joutes estivales d'un village de consanguins. Un zoom fut braqué sur la banderole que brandissaient les mutins : ceux-ci réclamaient semblait-il davantage de gâteau au chocolat Barda.

*Du gâteau au chocolat Barda...* Bizarre. Reposant une nouvelle fois sa calculette sur le dévidoir à papier, il monta derechef le son du téléviseur en pressant le bouton incrusté dans l'accoudoir de sa cuvette hi-tech... mais aussitôt s'en voulut : il comprit que ce qu'il regardait depuis quelques minutes n'était qu'une publicité pour Barda, le vaste groupe alimentaire fabricant de confiseries. Barda, il connaissait bien puisqu'il avait encore dîné la veille chez son dirigeant (il y avait eu du riz au

menu, songea-t-il, et cela n'arrangeait jamais son souci récurrent). *SOYEZ PRÊTS À TOUT POUR DU BARDA*, clamait la banderole à l'écran.

Une info-pub !

Las, il éteignit le poste en se calant les fesses plus confortablement sur le réceptacle ergonomique qu'il avait fait dessiner par les meilleurs designers japonais.

Ah, s'il avait droit lui aussi au chocolat Barda, il serait un homme heureux ! Mais voilà : le chocolat, ça constipe.

*Quatre virgule huit ans !* Il fut tenté de tendre le bras vers sa mallette en crocodile où se trouvait le dossier portant sur l'éventuelle acquisition d'un conglomérat pharmaceutique concurrent (inventeur récent, d'après la rumeur, d'une molécule révolutionnaire de somnifère), mais renonça. Il débarassa la tablette murale sur laquelle était ouvert son parapheur, puis la rabattit contre le mur, se leva précautionneusement, remonta son pantalon et composa le code secret permettant d'actionner la chasse (une fonctionnalité imposée par le créateur de l'appareil dont il n'avait jamais compris l'intérêt). Comme trop souvent, il s'obligea à ne pas examiner le contenu du siège, un peu amer, un peu vexé, puisqu'il lui était inutile de vérifier. Il ne le savait que trop : la cuvette était cette fois encore désespérément vide. Frustration habituelle.

La porte de la fausse bibliothèque se referma sur les toilettes privatives. Il se dirigea vers son bureau, y posa sa mallette, puis se tourna vers l'immense baie vitrée qui ceinturait la pièce. Un sentiment de lassitude extrême le gagna. Dehors la vie continuait. Des gens qui savaient « se lâcher » vivaient dans l'indifférence la plus totale des problèmes de ce monde. À ses

pieds se dressaient tous les immeubles de la Défense. Il aimait cette vue, s'en repaissait. Faire construire cette tour à sa gloire – c'était pour l'heure la plus haute de Paris – n'avait pas été chose aisée. Il avait dû pour cela contribuer à la réélection de quelques politicards poisseux. Pas joli, joli, mais bon... C'était un caprice qu'il avait tenu à satisfaire, puisque bien d'autres bonheurs simples de la vie lui restaient en revanche inaccessibles.

En bas, microscopiques, les véhicules filaient sur le boulevard circulaire. La ville qui s'étalait à perte de vue fourmillait de millions d'existences. Songeur, il se rappela que parmi tous ceux qui s'agitaient en bas, plus de 60 % connaissaient des problèmes de constipation. Et c'était entre autres grâce à eux qu'il était si riche, si puissant. Il sourit : il savait que l'expansion de la constipation, à cause du mode de vie moderne, n'allait cesser de s'accroître. Un filon, un pactole. Un marché planétaire ! Soit les gens avaient un boulot et travaillaient beaucoup pour le garder... et ils étaient stressés, mangeaient n'importe quoi à n'importe quelle heure pour rester productifs, et ils étaient constipés (de plus, vive le secteur tertiaire ! Les boulots sédentaires accentuaient le phénomène), soit ils étaient chômeurs et angoissés... et tuaient des heures dans leur canapé à regarder les infos-pubs en mangeant n'importe quoi... et ils étaient constipés. Dans tous les cas, la population avait besoin de ses produits. Il avait un jour entendu à la radio le plus gros fabricant de brouettes au monde tenir la même analyse : *c'est la croissance, on construit, alors on a besoin de brouettes. C'est la crise, alors les millions de chômeurs bricolent chez eux et ont besoin, eux aussi, de brouettes. Dans tous les cas de*

*figure, on a besoin de brouettes.* Cette remarque l'avait marqué. En somme le marché des brouettes et celui de la constipation étaient plus proches qu'on ne le pensait. Peut-être même qu'ils étaient étroitement liés. Il nota sur son smartphone de penser à lancer une étude à ce propos. Il faudrait comparer l'évolution des marchés respectifs de ces dernières années, afin d'examiner s'il n'y avait pas des liens directs entre l'usage des brouettes et la constipation.

Il sourit en éteignant son mobile. C'est avec ce genre d'intuition qu'il avait fait fortune. Aussi, il estimait que, quoique jaloué, il méritait sa situation. Après tout, n'était-il pas venu sur le bon créneau, au bon moment ? Sa fortune avait été tant le résultat d'un coup de chance que d'une opportunité et, bien sûr, d'un travail acharné et inspiré. C'était quand même grâce à lui, Gatsby Legrand, grâce aux labos OPO et à leur produit phare, le Chymol (niveau tardif, niveau compliqué ou niveau obstrué), que des millions de constipés de par le monde étaient soulagés de leurs maux intestinaux. Alors qu'aucun, absolument aucun ne pouvait un seul instant imaginer l'enfer que vit un véritable constipé chronique, ni le prix inestimable que représentait le fait d'être enfin débarrassé de ce fléau intime. Il se prenait parfois à rêvasser à une sorte de prix Nobel, une légion d'honneur mondiale, un truc de ce genre pour « services rendus à l'humanité congestionnée ». Hélas, personne ne réalisait à quel point les bienfaits du Chymol (niveau tardif, compliqué ou obstrué) méritaient davantage qu'un succès commercial.

Or, lui, si.

Lui, *il savait.*

Mais alors *vraiment*.

Lui, Gatsby Legrand, riche et envié, savait ce que c'était que d'être bouché. *Vraiment bouché*. Les heures passées. La sueur qui perle sur le front. La souffrance, les malaises, les bruits intempestifs qui s'échappent lors de réunions au sommet. L'air gêné des interlocuteurs qui continuent de parler finances, comme s'ils n'avaient rien entendu. L'horreur des voyages silencieux en ascenseur avec des visiteurs japonais – toujours guindés sur ce point – ou des célébrités... La crainte de finir raide-mort congestionné et foudroyé par une rupture d'anévrisme à force de pousser comme un coolie dans des toilettes ; lieu bien sordide pour y mourir...

Il avait renoncé à « prendre » quoi que ce soit depuis des années. En effet, aussi incroyable que cela puisse paraître : aucune molécule produite dans ses labos n'était parvenue à résoudre son propre cas. Un comble. L'histoire du cordonnier mal chaussé appliquée au transit. Il avait jadis absorbé des bocaux complets de gélules de Chymol, niveau obstrué : rien n'y avait fait. Son problème étant d'origine psychologique, il s'était résolu, avec le temps, à laisser faire une nature qu'il ne pouvait décentement plus qualifier de généreuse. Les seules choses qu'il s'était refusé à essayer étaient les molécules de la concurrence (ne jamais rien céder à la concurrence, telle avait été toutes ces années sa philosophie. Étudiant, il faisait à pied les trois kilomètres entre sa chambre et la fac pour ne pas avoir à prendre un bus de la compagnie concurrente de celle de son père).

De plus, à quoi cela lui aurait-il servi de se détruire l'organisme en absorbant des quantités hallucinantes d'allopathies

diverses, même issues de son propre labo, alors que personne dans la maison, et surtout pas lui-même, n'était certain qu'elles ne soient, à terme, nocives ? Le simple bon sens inciterait à penser qu'avaler toute sa vie du Chymol ne pouvait pas... ne pas être inoffensif. En vendre, certes. Soulager les autres, certes. En avaler, voire...

Il resta ainsi près d'une demi-heure debout contre la vitre à contempler la ville. Le soleil descendait et renvoyait des éclats rouges d'immeuble en immeuble. Les rues commençaient à s'allumer. Dans deux heures il avait un dîner avec cette jeune actrice si bien faite, une étourdie-gourde bien roulée... Mais il allait falloir se résoudre à annuler le rendez-vous. La dernière séance des toilettes venant d'être un four, il savait qu'il ne serait pas dans de bonnes dispositions pour le dîner. Quant au « plus si affinités », encore moins. Il n'avait connu jadis que trop d'expériences cruelles lors d'ébats qui s'étaient annoncés pourtant prometteurs. Trop lourd, trop ballonné... Sans oublier les intempestives flatulences sous l'effort si la partenaire tardait à... Combien de grands moments avait-il ainsi gâchés ?

Un cafard monstrueux lui tomba sur les épaules et commença à lui dévorer la tête.

Lui, Gatsby Legrand, homme de pouvoir, célèbre, comblé... condamné à mener une vie de privations, une vie de refoulement et de contrariétés à cause de quelques mètres – à peine – d'intestins rebelles. Soudain – peut-être parce qu'il lui était venu l'idée saugrenue de calculer le temps perdu dans les toilettes –, sa condition lui apparut insupportable, inhumaine. Lui qui s'était habitué à vivre ainsi, lui qui avait réussi à détourner l'énergie accumulée par ses frustrations pour

l'employer à bâtir sa fortune, se sentit faillir une fois de trop... Oui, le calcul des quatre virgule huit ans, c'était trop.

Soudain, il voulait toucher les dividendes de ses efforts. Et cela devait passer plus que jamais par la fin de son calvaire intestinal.

Il appuya sur le bouton de l'interphone. Quitte à y consacrer sa fortune, il finirait bien par obtenir une molécule apte à résoudre son propre cas. Oui, il allait tout remettre en œuvre pour cela. Remobiliser ses troupes. Réenvoyer des limiers aux quatre coins du monde. S'adjoindre les services des meilleurs biologistes et chimistes. Il décida qu'il était plus que temps de prendre les choses en main.

— Mademoiselle, convoquez-moi le staff, souffla-t-il dans l'interphone, se tortillant sous l'effet d'une subite et violente vrille interne.

Oui, il était plus que temps de déclencher l'opération « Quatre virgule huit ».

## CHAPITRE 2

### **Tout le monde m'appelle Douglas**

Mon nom est Wjatscheslaw-Zénodore Douglas, mais bizarrement tout le monde m'appelle Douglas. J'ai 44 ans et suis originaire de Rajapalayam, un petit village du Tamil Nadu, État de l'Inde du Sud. C'est dans cet endroit pauvre que j'ai passé mon enfance.

Mon nom ainsi que celui de mes treize frères et sœurs plus jeunes (on compte dans la fratrie une Mercédès-Pontiac, une Elvis-Madonna, un Ikea-Walmart par exemple) ne sonne certes pas couleur locale, mais ce fut le choix de mes parents : donner à chacun tous les atouts pour réussir dans la vie en nous attribuant des noms modernes. Je n'ai jamais vraiment su l'origine du mien, mais je pense qu'en tant qu'aîné, j'ai fait les frais de leurs essais, alors que leur principe de nommage des enfants n'était pas encore au point.

Mon père, souhaitant améliorer le sort de sa nombreuse famille, avait réussi à échapper au destin que lui réservait la caste des ramasseurs de galets bleus ; caste dont il était issu par son père qui lui-même en avait hérité du sien et ainsi de suite si on remonte à l'apparition des galets bleus.

À force d'efforts laborieux et d'esprit d'entreprise, il parvint durant mes plus jeunes années à se reconvertir dans l'élevage de poulets. C'est grâce à cette orientation méritante que nous connûmes quelques années heureuses. Je pus ainsi

suivre l'école primaire et non pas travailler au stockage des galets à la différence des enfants de notre caste. Une situation enviable en comparaison de bien de mes camarades du village. Il faut préciser que l'usage des galets bleus contre le coryza, par lithothérapie, avait depuis toujours tardé à se répandre, quoi que pouvaient en dire les brahmanes ; lesquels forçaient notre caste à persévérer depuis près de cinq siècles. D'ailleurs, à ma connaissance, la mode n'a toujours pas pris, et il faudra à cette population laborieuse peut-être encore faire la preuve de plusieurs siècles d'obstination. J'imagine qu'aujourd'hui la caste continue de ramasser et d'accumuler des galets bleus, et qu'elle démonte son stand sur le marché comme cela se produit depuis des centaines de générations sans n'avoir jamais rien vendu.

La lassitude de mon père pour ce travail peu gratifiant, lassitude qui lui était venue en regardant les deux collines d'inventus à la sortie de la communauté, et l'avait incité à se mettre au poulet, avait donc été salutaire, sinon clairvoyante.

Mon goût de la recherche et de l'innovation vient de lui. Il avait créé dans un coin de notre baraquement ce qu'il appelait un « laboratoire » dans lequel il menait diverses expériences, parfois assez bruyantes, sur les poulets avec des galets, espérant être l'inventeur de débouchés commerciaux pour le village qui pourtant désapprouvait ses innovations foulant aux pieds nos traditions. Et par ailleurs, les poulets en sortaient, il est vrai, assez choqués, dans un état invendable.

J'ai donc souvenir d'une enfance insouciante, ponctuée de jeux dans la rue et de leçons à l'école, et même de solides repas pris le midi tandis que retentissaient dans la pièce à côté les

caquètement affolés des volatiles. Lesquels refusaient de se nourrir avec ce que mon père leur proposait au point qu'il devait les coincer et les courser près de la porte de la remise.

Mais ce bonheur humble et fragile bascula un matin.

Traversant la rue sans regarder, exalté par une découverte qu'il venait de faire à propos de son idée de gaver les poulets avec des galets et qu'il voulait expliquer à un ami, mon père percuta une vache sacrée. Or, cette vache, malade, sous le choc devint *amok* – un villageois l'avait nourrie avec de la farine extraite d'un lot de plusieurs tonnes qu'il avait gagné en découpant les points d'un concours des abonnés de l'édition Commonwealth du journal *The Sun*.

Mon père fut sauvagement écrasé-brouté. Quant à la teneur précise de sa découverte, elle fut à jamais perdue.

Ma mère, qui élevait mes treize plus jeunes frères et sœurs, était teinturière dans une riche usine qui sous-traitait la fabrication de pulls pour une grande marque italienne. Elle ne put continuer d'entretenir l'élevage de poulets. Elle vendit l'intégralité du poulailler et l'argent obtenu contre les gallinacés disparut dans les funérailles de mon père. Ce fut le retour de la revanche de la misère – et elle n'était pas contente.

Notre dénuement devint terrible. Après le décès de mon père, nous devions par exemple aller jusqu'à nous laver dans les cuves à teinture de l'usine, lesquelles étaient mal rincées. Nous n'avions aucun sanitaire (nos seize seaux avaient été vendus pour payer les deux cents pleureuses des obsèques). La moindre bassine aurait été une dépense que nous n'aurions pu nous permettre. C'est pourquoi dans le village on nous appela longtemps les Toucouleur, les Rainbow, voire les Benetton. Ce

genre d'humiliation fut assez difficile à vivre (les pauvres sont cruels entre eux ; l'image du pauvre solidaire a réussi à traverser les siècles, car cela rassure les riches et ils l'entretiennent). Si les dieux voulurent que notre famille connût quelques compensations, celles-ci s'avèrent maigres.

Une de mes sœurs, d'une très grande beauté, trouva vite un emploi d'hôtesse dans un bar de la ville voisine. Logée dans une chambre superbe ornée de miroirs, habillée avec luxe dentelles, elle fut, semble-t-il, bien lotie. Elle se maria par la suite avec le propriétaire, un homme opulent qui donna pour dot à ma mère une véritable fortune en compensation de la main-d'œuvre qu'elle perdait (puisque ma sœur aurait pu travailler à l'usine et rapporter de l'argent à la famille). La dot avait été importante, mais ma mère, peu au fait des usages et guère habile en affaires, avait accepté un paiement en nature. Il lui fallut plusieurs années pour écouler les quatre tonnes de bouteilles de bière vides consignées et cédées par le propriétaire du bar en échange de sa fille.

Un de mes frères cadets, doué pour la comédie, devint riche et célèbre en faisant l'acteur de cinéma à Bollywood. Il envoya durant trois ans des mandats grâce auxquels ma mère put quelque peu améliorer l'ordinaire. Mais cela ne dura hélas pas. Mon frère disparut lors du tournage d'un film policier narrant une histoire de trafic d'organes. Il jouait le rôle du journaliste qui enquêtait sur le réseau international. On ne retrouva pas le corps. Malgré l'enquête qui s'ensuivit, menée par la police indienne, on ne sut jamais si le cinéaste argentin, un ancien officier allemand réputé pour son obsession du cinéma réaliste, était impliqué dans la disparition de mon frère. Enfin,

troisième bienfait relatif des dieux, j'ai moi-même été un enfant doué qui fit la fierté du village lorsque, plus tard, on parla de moi dans le monde entier.

Je fus remarqué par l'instituteur. Celui-ci parvint à m'envoyer dans un pensionnat de l'État et trouva des fonds pour financer mes études. En contrepartie, cet homme veuf et mal payé put dormir souvent à la maison dans la chambre de mes petites sœurs ; la plus calme selon lui pour corriger les devoirs de ses élèves. Je pus donc suivre un cursus universitaire et devenir au final un biochimiste de renom. De toute ma famille, avec qui j'ai malheureusement perdu tout contact, je suis celui qui s'en est le mieux tiré.

Paradoxalement, cette enfance pauvre profitera à ma carrière. Elle m'aura permis de me faire remarquer, d'entrer dans le milieu scientifique, de publier dans la fameuse revue *Nature* et de devenir célèbre. Car si je n'avais pas vécu à Rajapalayam, je n'aurais jamais pensé au *neem*.

Tout a commencé en 1996. À l'époque, je travaillais à l'Institut Dipas de New Delhi. Nous devions à tout prix débloquer des lignes de budget pour nos recherches – raison officielle – et pour ce faire trouver un sujet d'étude retentissant permettant d'en obtenir. La raison officieuse était en vérité plus prosaïque. Quelques collègues et moi-même voulions nous payer, aux frais de l'État, le nouveau jeu vidéo sur moniteur qui faisait fureur alors dans les bars (un *pacman* femelle, furie érotique dévorant des *linguam*). Nous voulions en acquérir un pour l'installer dans la cafétéria de l'Institut, près des distributeurs de soupe à la tomate et au curry. Après quelques virées arrosées au Des Sports Coffee, un endroit à la mode

chez les hautes castes de Delhi, il nous était paru évident que nous ne pouvions plus nous passer de l'appareil ; d'autant que nous y dépensions l'intégralité de nos maigres émoluments de chercheurs. Pour pouvoir décrocher des crédits et nous offrir un appareil qui aurait épargné nos salaires dévorés par notre passion du jeu, il nous fallait trouver une idée géniale.

Nous nous creusâmes la tête en vain avec quelques gars du labo durant quelques semaines. Tout avait déjà été inventé. Nous n'avions aucune idée séduisante, rien qui ne pût inciter le ministère à nous balancer des sommes rondellettes. Nous désespérions, d'autant que pour nous maintenir à niveau – des tournois de *sexo-pacman* enflammaient chaque soir le Des Sports Coffée –, nous devions nous entraîner régulièrement. Cela commençait à nous coûter trop cher. C'est alors que je me suis souvenu du *neem*.

Le *neem* (*Azadirachta indica*), « arbre aux feuilles rigides », était beaucoup employé par les vieilles femmes de Rajapalayam. En broyant les graines et l'écorce, elles obtenaient par diverses distillations des insecticides naturels, divers médicaments contre les fièvres et même une sorte de pâte à dentifrice écoeurante qui se révélait souveraine pour combattre l'apparition de caries dentaires. On attribuait tant de vertus au *neem* que ç'en était devenu une plaisanterie colportée par les vieux dans la région. Ainsi, l'accident, véridique, qui était arrivé au facteur du village, avait même fini par conférer au *neem* une vertu grivoise, le présentant au fil du temps comme un efficace contraceptif. Le facteur n'avait en effet jamais eu d'enfants à cause d'une branche morte de *neem* qui en chutant l'avait handicapé, lui aplatisant le sexe comme une queue de

castor alors qu'il était en pleins ébats sur un rocher avec une de ses épouses. Depuis cet accident, dans la région les gens s'étaient mis à employer l'expression « bander comme du bois de neem » ou « baiser avec sa feuille de neem ».

À l'Institut, nous nous inspirâmes de cette anecdote et de l'expression qui en découlait. Ainsi, nous prétendîmes que nous avions découvert un contraceptif masculin tiré du *neem*, orientés dans nos recherches par le savoir populaire lorsque nous avons examiné le potentiel des médications traditionnelles. Notre raisonnement fut le suivant : dans une nation où naissent allez savoir combien d'enfants par seconde, cela aurait été le diable de ne pas obtenir de subventions étatiques pour l'élaboration d'un contraceptif révolutionnaire. Un coup de « santé par les plantes », une image de « savoir traditionnel » : le coup du *neem* comme super contraceptif détenait toutes les caractéristiques susceptibles d'intéresser tant les milieux scientifiques que les médias. L'idée alla bien au-delà de nos espérances.

Nous publiâmes d'abord l'article *Neem et sexualité : l'utile à l'agréable* dans une revue indienne spécialisée, quoique peu regardante sur la véracité des expériences exposées. Longuement, nous y expliquions notre *process* expérimental. Nous prétendîmes avoir isolé à partir d'une fraction volatile d'huile de *neem* (baptisée NIM-76, un numéro tiré de la plaque d'immatriculation de la voiture de l'intendant) une substance appelée DK-1 (la voiture du concierge) qui avait pour fonction de trucider les spermatozoïdes. Nous préconisions en guise de conclusion dans la revue la diffusion au public d'une crème vaginale à base de *neem* efficace pendant six mois.

La pseudo-découverte de cette pommade remporta un succès fou dans les milieux scientifiques indiens. L'engouement fut immense. Il y eut même un début de polémique sur l'éthique, ce qui s'avérait être prometteur et vendeur. Stimulés, nous laissâmes entendre à demi-mot dans un cocktail de réception que l'onguent était, de plus, aphrodisiaque. Comme prévu, l'affaire s'emballa. Le bouche-à-oreille fonctionna à fond.

Le téléphone du labo dès le lendemain ne cessa plus de sonner. Incrédules et hilares, nous décidâmes de pousser le bouchon un peu plus loin et nous lançâmes alors dans la production de notre pseudo-onguent improvisé avec les moyens du bord (de la margarine et du piment avec je ne sais plus quoi de parfumé). Nous prétendîmes nous livrer à de longues expériences « scientifiques ». En vérité, ces expériences consistèrent à appliquer l'onguent miraculeux sur des bataillons de jeunes étudiantes en médecine volontaires et rémunérées par l'Institut qui cherchait à redorer son terne blason. Cet été-là fut sexuellement si chaud que nous perdîmes le tournoi de *sexo-pacman*, occupés que nous étions par l'application intensive de la pommade sur nos cobayes. La dotation annuelle de notre labo fut augmentée, ce qui nous permit de financer nombre d'orgies dans des palaces pour brahmanes et chefs d'entreprise occidentaux.

À cette époque, j'en perdis le sens des réalités, au point qu'un soir d'euphorie et d'alcool j'envoyai à ma mère un chèque tiré sur le compte de l'Institut sans réaliser l'importance du montant que je rédigeais. Celui-ci fut si élevé qu'elle acheta la teinturerie du village, ainsi qu'une Cadillac pour se rendre à son bureau. Elle habitait à cent mètres.

L'affaire tourna finalement en eau de boudin, mais heureusement sans dommage pour nous. Des Américains avaient en effet déposé en 1992 un brevet pour l'exploitation du *neem* sous forme d'insecticide ; ce qui expliquait *a posteriori* les brûlures ressenties par nos cobayes qui nous accusaient de leur avoir refilé des maladies vénériennes. Nous ne pûmes hélas continuer nos recherches, ni entamer un processus de commercialisation industrielle. Le bilan était tel que nous nous étions payés de bonnes tranches de rigolade et pour ma part, second aspect non négligeable, ma réputation de biochimiste de génie était faite, même si quelque peu entachée de soupçons. J'étais celui qui avait dirigé l'équipe sur les « savoirs traditionnels ».

On commença à parler de moi dans diverses revues, et à m'inviter à divers colloques internationaux où je pus fustiger l'impérialisme scientifique américain qui avait tué dans l'œuf notre formidable découverte. Tout baignait et je tirais la couverture à moi. Durant quelques mois, j'ai pu côtoyer le gratin des scientifiques du monde entier. On m'invitait à des fêtes à l'autre bout de la planète, celles où les Nobel de physique ou de littérature s'affichent avec des mannequins et des célébrités et se font prélever du sperme au bord des piscines par des femmes de la haute soucieuses d'avoir des enfants doués en calcul mental ou en improvisation d'alexandrins. Hélas, deux ans plus tard, à cause de la sortie mondiale et appuyée par la publicité de la célèbre pilule Bandax, plus efficace que notre margarine au piment, mon équipe et moi-même retombâmes dans un cruel oubli, alors que nous étions habitués à mener grand train et à bénéficier de lignes de budget conséquentes.

C'est l'augmentation des tickets de cantine du restaurant de l'Institut, ressentie comme excessive, qui nous fit un midi prendre conscience du fait que nous étions de nouveau en voie inéluctable et définitive d'appauvrissement, que le point de non-retour était proche. Nous ne pouvions plus nous offrir les virées au Des Sports Coffee. Nous étions en passe d'être à nouveau la lie, les traîne-misère des laboratoires. Entre la caisse de la cafétéria et notre table, portant nos plateaux assommés par cette augmentation du prix des tickets, nous décidâmes, un groupe de confrères et moi-même, en quelques phrases révoltées de réagir. Indubitablement, nous devions encore frapper un grand coup.

La réaction épidermique passée, il m'apparut que mes confrères et complices, à ma grande surprise, étaient devenus plus sages. Ils virent d'un mauvais œil l'idée de renouveler l'esbroufe identique à celle du *neem*. Nous nous disputâmes sur les actions à entreprendre. Au final, je leur annonçai que je comprenais leur point de vue mais annonçai que je la jouerais dorénavant solo. Mes collègues, soulagés, décidèrent de se trouver un poste honnête dans des firmes de cosmétiques ou des labos privés liés à la gynécologie, afin de profiter du restant de leur réputation usurpée de scientifiques de haut niveau, et surtout mettre à profit leur expérience en matière d'application de pommades... mais sans prendre le moindre risque, en restant dans la déontologie et la légalité.

La déontologie et la légalité ! J'avais décidément tout entendu !

J'étais scié. Écœuré par un si faible esprit d'entreprise, je tus mon opinion.

Mais le vent avait indubitablement tourné.

Je restais axé sur la stratégie qui avait fait ses preuves avec le *neem*. À savoir : plus le bobard est gros, plus il prend, plus je m’amuse. Je me gardai bien de casser les illusions de mes anciens complices, mais je savais la voie qu’ils allaient prendre être la moins bonne. Elle ne leur offrirait guère d’occasion de s’amuser. Le soir même, réfugié dans mon studio de New Delhi, j’élaborai mon propre plan.

Invoquant une fois encore ma jeunesse campagnarde, je me mis à clamer devant toute personne scientifiquement influente qui passait dans mon orbite l’histoire selon laquelle j’étais persuadé qu’enfant, j’avais découvert une plante miraculeuse capable de changer l’eau en essence. Je narrai une enfance mélodramatique passée à garder les chèvres dans la montagne. En faisant bouillir de l’eau avec une plante qui m’avait semblé comestible j’avais, prétendis-je, un jour assisté à un miracle : celle-ci s’était transformée en essence, du moins une substance qui dégageait la même odeur que celle des stations-service. On me regardait avec perplexité : comment un scientifique de mon niveau pouvait-il prétendre de telles inepties ? Les gens compatissants m’écoutaient tout de même, troublés par le souvenir de ma superbe découverte des vertus du *neem*. Mes affirmations sans ciller eurent pour effet d’alimenter les conversations – et comme de juste la rumeur enfla, parvenant jusqu’au directeur de l’Institut.

Le directeur me mit au défi de réitérer le miracle de l’essence et j’en profitai pour lui soutirer d’emblée quelques lignes de crédit. Après avoir potassé quelques manuels de parfumeurs, en bidouillant une mixture d’eau chaude, d’acide nitrique et

d'herbes folles ramassées vite fait lors d'une escapade en compagnie d'une adepte fervente de ma technique d'application de pommade, je parvins à obtenir en trente minutes un liquide aux forts relents de kérosène. Le directeur, qui ne m'avait pas vu ajouter quelques gouttes d'essence au mélange à l'aide d'une pipette, fut stupéfait. Je lui confirmai que la composition chimique s'avérait être très proche de celle des hydrocarbures. Renouvelant l'expérience devant quelques mandarins incompetents, notoirement imbus de leur personne, je fis une nouvelle fois forte impression. C'était trop facile de duper ces imbéciles.

Ma découverte fit rapidement boule de neige : le Département indien de la science et de la technologie (DST), la plus haute instance scientifique du pays, fut sur les dents. On me bichonna. On me convia à l'Indian Institute of Technology où, devant quelques fils de brahmanes pistonnés, je fis une fois encore illusion. Le secrétaire général du DST affirma que l'Inde se trouvait soudain « assise sur quelque chose de très très gros », ce qui ne fit sourire personne, sauf peut-être moi qui y voyais clairement l'image de ce que j'étais en train de faire à la communauté de savants repus et paresseux dans laquelle je m'introduisais. Le quotidien national *The Hindi*, alerté je ne sais trop comment, s'empara de l'événement. Il affirma après des calculs abscons que l'essence qui allait être obtenue ne coûterait que six roupies le litre. Le Premier ministre, alors en de bonnes dispositions puisqu'en campagne électorale, me débloqua des crédits volumineux tirés d'un fonds d'urgence. Dans un bazar inexplicable, je me retrouvais – et tout de même un peu paniqué par l'ampleur que prenaient les choses – à la tête d'un projet d'usine-pilote en construction à Rajapalayam,

mon village d'origine ; lequel fut trop content de voir tomber les perspectives de trois cents emplois fermes... Un représentant de la caste de mon père essaya même de me vendre des graviers bleus au prétexte qu'ils allaient être utiles pour le filtrage des cuves de décantation. Tout le monde était hypnotisé par le potentiel fabuleux de ma découverte. Entre l'appât du gain et les intérêts de chacun qui se croisaient, une fois de plus, la mayonnaise avait pris.

Revers de la médaille, les menaces de mort émanant d'hommes de main à la solde de lobbies pétroliers commencent à affluer. Protégé par la police, sinon surveillé par elle aussi (le gouvernement croyait l'ancien gardien de chèvres que j'étais supposé être se révéler assez naïf pour dévoiler un secret d'État) ; sommé par les instances scientifiques de déposer en hâte tous mes brevets pour protéger l'invention... je me retrouvai acculé, dépassé par les événements et au bord d'être démasqué.

Pris au piège. J'avais vu trop gros. Le bobard était trop explosif.

Je pris alors discrètement la tangente. C'est-à-dire le premier avion. Il était en partance pour la France.

Arrivé depuis quelques jours à Paris, je lus dans le journal récupéré dans le métro par un de mes cousins soi-disant gros ponton dans le commerce de la praline pour la RATP l'annonce d'un important groupe pharmaceutique. Celui-ci recherchait quelqu'un « de formation scientifique (de préférence docteur en biochimie) parlant au moins trois langues, ayant publié au moins un article dans une revue scientifique prestigieuse, non-fumeur et à l'esprit créatif pour poste à responsabilité au

siège social ». N'en revenant pas d'une telle chance, je sautai sur l'occasion. Après quatre rendez-vous, deux entretiens et divers tests visant à déterminer mon profil psychologique, je décrochai l'emploi sans trop parvenir à savoir en quoi consistaient les responsabilités promises.

Et c'est ainsi que j'occupais depuis trois mois le poste de veilleur de nuit à la tour OPO de la Défense.

Quoique n'étant pas d'une nature prétentieuse – ni du genre à me hausser du col –, je dois admettre que le job de veilleur de nuit me décevait quelque peu en regard de l'annonce parue dans le journal. De plus, le cousin qui m'hébergeait m'ayant affirmé que les cours métropolitains de la praline venaient de dégringoler, j'avais dû trouver à me loger et donc m'endetter. Aussi, depuis plusieurs semaines, coincé la nuit entre les écrans vidéos et la télé qui diffusait sans cesse cette info-pub imbécile pour les barres chocolatées Barda, je rongais mon frein en tirant des plans sur la comète.

C'est en tombant, lors d'une de mes gardes de nuit chez OPO, sur un article traitant de l'*Allocasuarina portuensis* dans une revue de vulgarisation scientifique que je crus déceler un moyen d'améliorer mon sort. Un pressentiment me disait que l'*Allocasuarina portuensis*, pour qui saurait s'y intéresser, pouvait se révéler être un véritable filon. Et un filon, justement, il m'en fallait un. Peut-être qu'avec ce truc, allais-je pouvoir me faire du fric, beaucoup de fric – sinon revenir sur le devant de la scène scientifique people si rémunératrice ? Seul problème : comment exploiter l'histoire de cet arbre rare ? Comment l'utiliser de la façon qui me réussissait le mieux : c'est-à-dire en menant les gens en bateau ?

Ce qui n'était pas une mince affaire. J'avais la matière : il me manquait l'opportunité et les gogos.

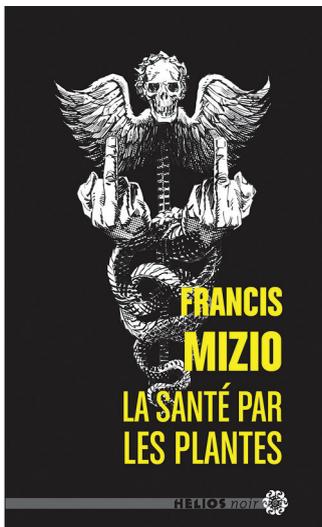
Il fallait que ce soit mon plus gros coup. Celui qui me permettrait de me retirer des affaires.

Bref, du bobard. Et du gros.

*(Fin de l'extrait)*

“Si je puis me permettre un slogan : lâchez-vous ! Lâchez tout !”

Directeur d'un grand groupe pharmaceutique, Gatsby Legrand est aussi l'un des plus grands constipés du monde, cherchant désespérément un remède pour se soulager, lui et ses millions de compagnons de souffrance. De sa rencontre avec Wjatscheslaw-Zénodore Douglas, biochimiste indien et escroc notoire, naît une folle équipée pour trouver la molécule miracle issue de la rarissime plante, l'*Allocasuarina portuensis*. Une aventure déjantée dans laquelle le célèbre perroquet vert à deux crêtes et touffes rouges sous les ailes pourrait bien avoir un rôle crucial à jouer.



Né à Melun un jour de novembre 1962, Francis Mizio assaisonne ses polars d'un humour noir et caustique devenu sa marque de fabrique.

Auteur d'une dizaine de livres, *La Santé par les plantes* est son premier roman, délicieusement barré et enfin réédité en poche !

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-917689-96-7